

**Jean MAIRET**

***LA SOPHONISBE***

**ACTE I**

**SCÈNE 1**

**SYPHAX, SOPHONISBE**

**SYPHAX**

Quoi, perfide ! s'entendre avec mes ennemis ?  
Est-ce là cet amour que tu m'avais promis ?  
Est-ce là cette foi que tu m'avais donnée,  
Et le sacré respect qu'on doit à l'hyménée ?  
Ingrate Sophonisbe, as-tu si tôt perdu  
La mémoire du soin que Syphax t'a rendu ?  
Quelque inégalité qui soit entre nos âges,  
Parmi mille sujets de soupçons et d'ombrages  
Qu'un mari plus crédule eût pris à tout propos,  
Ai-je rien entrepris qui troublât ton repos ?  
As-tu pas toujours eu, comme reine absolue  
Toute la liberté que toi-même a voulue ?  
Cependant ton caprice, ennemi de mon bien,  
Trahit ingratement mon honneur et le tien.  
Tu sais que pour complaire à cette vieille haine  
Que ta race eut toujours pour la race romaine,  
J'ai quitté l'amitié de ce peuple puissant  
Par où je conservais mon État florissant.  
Sans tes mauvais conseils, à qui j'ai voulu plaire  
Et de qui ma ruine est le juste salaire,  
On ne me verrait pas détruit comme je suis,  
Ni l'esprit aveuglé d'un nuage d'ennuis ;  
J'aurais dessus le front ma couronne affermie,  
Car j'aurais Rome encore et la Fortune amie.  
Mais quoi ? m'ayant perdu de gloire et de bonheur,  
Il te restait encore à me perdre d'honneur ;  
Il te restait encore pour comble de malice  
À te lier d'amour avecque Massinisse.  
Je veux que je te pèse et que mes cheveux gris  
Soient à tes jeunes ans un sujet de mépris ;  
Hais-moi si tu veux, abhorre ma personne,  
Mais que t'ont fait les miens, que t'a fait ma couronne,  
Pour faire un ennemi l'objet de tes désirs ?  
Ne pouvais-tu trouver où prendre tes plaisirs  
Qu'en cherchant l'amitié de ce prince numide  
Qui te rend tout ensemble impudique et perfide,  
Vu que tu ne saurais l'aimer sans me haïr,  
Ni t'entendre avec lui sans me vouloir trahir ?  
Je n'ai pour mon malheur que trop de connaissance  
Du sujet dont ta flamme a tiré sa naissance :  
Tu l'as toujours aimé, depuis le jour fatal

Qu'il te fut accordé par ton père Asdrubal,  
Et que de tes regards l'atteinte empoisonnée  
Me fit prendre pour moi ce funeste hyménée,  
heureux dans ce malheur, si le même flambeau  
Qui nous mit dans le lit nous eût mis au tombeau !

**SOPHONISBE**

Ha ! Sire, plutôt aux Dieux m'eussiez-vous écoutée !

**SYPHAX**

Que me pourrais-tu dire, impudente, effrontée ?

**SOPHONISBE**

Ce qui m'exempterait de ces noms odieux.

**SYPHAX**

Oui, si j'étais perclus de l'esprit et des yeux ;  
Oui, si je ne savais quelle est ton écriture ;  
Convaincs-moi toutefois d'erreur et d'imposture :  
Je serai satisfait quand tu te purgeras ;  
Fais-le donc si tu peux, et tu m'obligeras.

*Il lui montre la lettre.*

Désavoueras-tu point ces honteux caractères,  
Complices et témoins de tes feux adultères ?

**SOPHONISBE**

Non, Sire, ils sont de moi, je ne puis le nier,  
Et n'ai pas entrepris de me justifier  
Par un trait effronté de visible impudence ;  
Il est vrai, j'ai failli, mais c'est par imprudence,  
C'est manque de conduite, et pour vous avoir tu  
Un généreux dessein que mon cœur avait eu,  
Dont ma bouche en effet vous devait rendre compte.

**SYPHAX**

Ô Dieux ! as-tu perdu le sens avec la honte ?  
Ta faute, ce dis-tu, vient de m'avoir caché  
Le généreux dessein de commettre un pêché ;  
Ô réponse indiscrete autant comme insensée !  
Explique, explique mieux ta confuse pensée,  
Excuse ton offense au lieu de l'aggraver,  
Et ne te souille pas au lieu de te laver.  
Songe à ce que tu dis, et que jamais oreille  
N'ouït extravagance à la tienne pareille ;  
Remets donc ton esprit de sa chute étourdi.

**SOPHONISBE**

Vous prenez mal le sens des choses que je dis ;  
Je veux dire, Seigneur, afin que je m'explique,  
Que jamais le flambeau d'un amour impudique,  
Quoi que vous en croyez, ne m'échauffa le sein,  
Et que j'avais écrit pour un autre dessein ;  
C'est par où je prétends prouver mon innocence,  
Si votre Majesté m'en donne la licence.

**SYPHAX**

Parlez, parlez, Madame, et si vous le pouvez,  
Mettez votre innocence au point que vous devez.  
C'est le plus grand plaisir que vous me sauriez faire ;  
Mais qu'avecque raison j'ai crainte du contraire !

**SOPHONISBE**

Sire, vous voyez trop à quelle extrémité  
Les armes des Romains vous ont précipité :  
Votre Empire perdu, votre ville assiégée,  
Et l'armée ennemie à nos portes logée,  
De nos meilleurs soldats les courages faillis,  
Nos dehors emportés, nos remparts assaillis,  
Et qu'il n'est quasi plus en la puissance humaine  
De repousser de nous l'insolence romaine.  
Moi, qui Carthaginoise, et vrai sang d'Asdrubal,  
N'ai jamais reconnu ni craint un pire mal  
Que celui dont le sort affligerait ma vie  
Si ce peuple odieux la tenait asservie,  
J'ai cru qu'il serait bon de m'acquérir de loin  
Un bras qui conservât ma franchise au besoin ;  
C'est pourquoi j'écrivais au prince Massinisse,  
Sous une feinte amour couvrant mon artifice ;  
Et pour vous mieux prouver la chose comme elle est,  
Que votre Majesté regarde, s'il lui plaît,  
Que méprisant la fleur des princes d'Italie,  
Et le grand Scipion, et le sage Lélie,  
J'ai voulu m'assurer de l'assistance d'un  
À qui le nom libyque avec nous fût commun.  
Voilà, Sire, en deux mots la cause véritable  
De l'erreur qui me rend apparemment coupable ;  
Mais les Dieux après tout que je prends à témoins  
Savent bien, en effet, que je ne suis rien moins.

**SYPHAX**

Crois plutôt que ces Dieux ennemis des parjures  
Vengeront en ceci nos communes injures,  
Et qu'un jour déjà proche ils puniront sur toi  
Le mépris que ton cœur a fait d'eux et de moi.  
Je te tiens si tu veux innocente et pudique ;  
Mais tu te souviendras qu'un esprit prophétique  
T'annonce par ma voix qu'un succès malheureux  
Doit suivre de bien près tes desseins amoureux.  
C'est la seule raison qui peut faire à cette heure  
Que sans punition ton offense demeure,  
Aimant mieux que le Ciel m'en fasse la raison,  
Que si je la tirais du fer ou du poison.

**SOPHONISBE**

Quoi donc, votre soupçon rejette mes excuses ?  
Ô Dieux !

**SYPHAX**

Déguise mieux tes inutiles ruses  
De qui le faux éclat ne saurait m'éblouir ;

Adieu, je ne veux plus te voir, ni t'ouïr.  
Va-t'en, va, que sur toi ma colère n'éclate,  
Femme sans foi, sans cœur, et sur toutes ingrate.

*Elle rentre.*

Va répandre plus loin tes infidèles pleurs,  
Et me laisse tout seul avecque mes douleurs.

*Il demeure seul.*

Ô Ciel, pouvais-tu mieux me témoigner ta haine  
Qu'en mettant dans mon lit cette impudique Hélène,  
Ou plutôt cette peste, et ce fatal tison,  
De qui déjà la flamme embrase ma maison ?  
Quel roi, sans cette horreur de la foi conjugale,  
Aurait une fortune à ma fortune égale ?  
Soit maudit à jamais le lieu, l'heure et le jour  
Que son aspect charmeur me donna de l'amour !  
Quand j'aurais en un jour trois batailles perdues,  
Et cent places de marque aux ennemis rendues,  
J'eusse encor moins perdu qu'alors que sa beauté  
Me fit perdre le sens avec la liberté.  
Depuis que cette tache eut obscurci ma vie,  
La mauvaise fortune a ma faute suivie.  
Il n'est point de malheur qui ne m'ait accueilli,  
Et bien plus que mon corps mon esprit a vieilli ;  
Depuis, mon jugement a bien moins de lumière,  
Et semble être déchu de sa force première.  
Tout ce que j'entreprends me succède à rebours,  
Soit manque de bonheur, ou manque de discours.  
Ô trois et quatre fois malheureux hyménée  
Qui rend de mes vieux ans la course infortunée !

## SCÈNE 2 PHILON, SYPHAX

**PHILON**, *général de Syphax*

Sire, l'on n'attend plus que votre Majesté,  
Pour charger Massinisse au combat apprêté.  
Déjà ses légions, de trop d'heurs insolentes,  
Ont tiré loin du camp leurs enseignes volantes,  
Et vos gens, hors la ville en bataille rangés,  
Jurent de n'y rentrer que vainqueurs et vengés.  
Tandis que leurs esprits la vengeance respirent,  
Il les faudrait mener au combat qu'ils désirent,  
De peur qu'à différer ils ne perdent sans fruit  
Cette bouillante ardeur que la victoire suit.

**SYPHAX**

Allons, et plaise aux Dieux qu'un trépas honorable  
Me délivre bientôt d'un sort si déplorable.

**PHILON**

Quoi, Sire, et depuis quand votre cœur abattu  
Laisse-t-il au malheur accabler sa vertu ?

D'où vient qu'en vos discours, et sur votre visage,  
On remarque les traits d'un sinistre présage ?  
Vous n'êtes pas encor si maltraité du sort  
Que vous soyez réduit à désirer la mort,  
Et quoique jusqu'ici la Fortune contraire  
Nous ait fait tout du pis qu'elle nous pouvait faire,  
Si faut-il espérer que sa légèreté  
La fera revenir à votre Majesté.

**SYPHAX**

Ha ! Philon, souviens-toi que la Fortune est femme,  
Et que de quelque ardeur que Syphax la réclame,  
Elle est pour Massinisse, et qu'elle aimera mieux  
Suivre un jeune empereur qu'un autre déjà vieux ;  
Mais que ce n'est pas le sujet de ma crainte,  
Ni de l'extrême deuil dont mon âme est atteinte !  
Ma vie est bien soumise à de pires dangers,  
Et tous mes ennemis ne sont pas étrangers.

**PHILON**

Comment, Sire, quelqu'un entre vos domestiques  
A-t-il fait contre vous d'infidèles pratiques ?

**SYPHAX**

Oui, je suis odieux à ceux de ma maison  
Qui me devraient chérir avec plus de raison.

**PHILON**

Il faut donc dans leur sang, avec promptitude,  
Noyer leur perfidie et leur ingratitude ;  
Le secret de l'affaire est de les prévenir  
Et votre sûreté consiste à les punir.  
Mais qui sont ces ingrats, ces courages perfides,  
Qui peuvent concevoir des pensers homicides,  
Pour le plus digne roi qui soit en l'Univers,  
Et que ne les perd-on, puisqu'ils sont découverts ?

**SYPHAX**

Pour ce qu'en les perdant, je me perdrais moi-même,  
Qui tout traîtres qu'ils sont les excuse et les aime.  
C'est en quoi ma fortune est digne de pitié,  
D'avoir encor pour elle un reste d'amitié,  
Au lieu de la punir de mépris et de haine.

**PHILON**

Pour elle ?

**SYPHAX**

Oui, cher Philon, je parle de la Reine,  
Et je veux bien confier à ton esprit discret  
Un malheur que je tiens pour tout autre secret.  
J'ai des preuves en main qui te feront paraître  
Que si je suis troublé, j'ai bien sujet de l'être,  
Et que la peur qu'imprime un ennemi vainqueur  
N'est pas ce qui m'abat le visage et le cœur ;

Vois ce papier honteux, et par son écriture,  
Apprends à même temps, et plains mon aventure.

*Il lit.*

**LETTRE DE SOPHONISBE  
À MASSINISSE**

« Voyez à quel malheur mon destin est soumis ;  
Le bruit de vos vertus et de votre vaillance  
Me contraint aujourd'hui d'aimer mes ennemis,  
D'un sentiment plus fort que n'est la bienveillance. »"

Eh bien, aurais-tu cru que sous tant de beauté  
Logeât tant de malice et de déloyauté ?

**PHILON**

Certes, les Dieux encor n'ont point fait de courage  
Qui soit inébranlable aux coups de cet orage,  
Et c'est avec raison que le vôtre aujourd'hui,  
Pour un si grand malheur montre un si grand ennui.  
Mais, Sire, il faut penser que c'est aux grandes âmes  
À souffrir les grands maux, et que femmes sont femmes ;  
Courons remédier d'un courage constant  
Au danger le plus proche, et le plus important.  
Songez qu'en détruisant la puissance romaine,  
Vous détruisez aussi les desseins de la Reine,  
Qu'il est bon cependant d'observer de plus près,  
Par des yeux vigilants qu'on y peut mettre exprès.

**SYPHAX**

Allons, Philon, allons où le Destin m'appelle,  
Et que ma mort contente une épouse infidèle.  
Cependant Massinisse...

**PHILON**

Ô Dieux, il a blêmi.

**SYPHAX**

Pour te faire un présent digne d'un ennemi,  
Et te souhaiter pis que le fer ni la flamme,  
Je te souhaite encor Sophonisbe pour femme.

**SCÈNE 3**

**SOPHONISBE, PHENICE, CORISBE**

**SOPHONISBE**

Ah ! Phénice, il est vrai qu'il a manqué de foi,  
Qu'il a remis ma lettre entre les mains du Roi,  
Et que son imprudence...

**PHÉNICE**

Assurez-vous, Madame,  
Que l'eunuque en ceci n'est point digne de blâme,  
Et qu'il ne vous manque ni de foi, ni d'esprit,  
Ni de constance même, alors qu'on le surprit.

Ne soupçonnez donc plus sa franchise éprouvée,  
Et sachez comme quoi la chose est arrivée.  
Déjà ce malheureux, sans nuls empêchements,  
Était prêt à sortir de nos retranchements,  
Et d'un camp endormi se couler dans un autre,  
Quand son propre malheur, aussi bien que le vôtre,  
Sur la pointe du jour le fit tomber ès mains  
D'un escadron errant de chevaux africains,  
Qui comme fugitif entre eux le dépouillèrent,  
Et si soigneusement à l'envi le fouillèrent,  
Que l'un d'eux aperçut le papier attaché  
Dans le bord de sa robe, où nous l'avions caché ;  
Et tous, pour profiter d'une telle aventure,  
Le rendirent au Roi, sans faire ouverture.  
Ainsi le pauvre Esilique à sa rage exposé  
Mérite d'être plaint, et non d'être accusé ;  
Voilà comme en effet la chose s'est passée.

### **SOPHONISBE**

Cependant, Massinisse ignore ma pensée ;  
Ce glorieux vainqueur est encore à savoir  
Le mauvais traitement qu'il me fait recevoir.  
Combien me va coûter l'amour que je lui garde,  
Et comme à son sujet mon honneur se hasarde !  
Dieux, que j'approcherais du comble de mes vœux,  
S'il savait seulement le bien que je lui veux !  
J'éprouverais au moins, hors de l'incertitude,  
Ou sa reconnaissance, ou son ingratitude.  
Phénice, pensez-vous que s'il connaissait bien  
Qu'il possède mon cœur, il me donnât le sien ?  
Mes yeux à votre avis ont-ils assez de charmes  
Pour cet esprit nourri dans la fureur des armes ?

### **PHÉNICE**

Que trop, que trop, Madame, et je ne doute pas  
Que ce jeune vainqueur ne cède à vos appas,  
Puisqu'on a vu Syphax en l'hiver de son âge  
Concevoir tant de feux pour un si beau visage,  
Lui de qui les cheveux ont blanchi sous l'armet,  
À la suite du bien que la gloire promet.  
Croyez assurément que s'il vous avait vue  
Avec tous les attraits dont vous êtes pourvue,  
Il serait sans raison, s'il ne changeait un jour  
Les lauriers de la guerre aux myrtes de l'amour,  
Si ce n'est qu'autre part sa franchise asservie  
De toute autre amitié lui fit perdre l'envie ;  
Car à bien discourir, il n'est pas apparent  
Qu'il ait pu conserver un cœur indifférent,  
Parmi tant de beautés dont l'Espagne se vante.

### **SOPHONISBE**

Ô Dieux ! que ce soupçon me trouble et m'épouvante !  
Et que je souffrirais, si mon amour trompé,  
Trouvait en Massinisse un cœur préoccupé !  
Certes autant de fois que mon âme insensée



## ACTE II

### SCÈNE 1

#### SOPHONISBE, CORISBE, PHENICE

##### PHÉNICE

Enfin toute la ville est dessus la muraille,  
D'où comme d'un théâtre, elle voit la bataille,  
Et Votre Majesté, sans aller loin d'ici,  
Si c'était son plaisir la pourrait voir aussi.

##### SOPHONISBE

Non, j'ai trop de frayeur, et suis trop désolée  
Pour voir cette mortelle et douteuse mêlée,  
Où Mars et la Fortune achèvent le destin,  
Et du peuple africain et du peuple latin.  
Mais si vous souhaitez ce tragique spectacle,  
Pour le voir sans danger ainsi que sans obstacle,  
Rendez-vous au sommet de la plus haute tour,  
D'où l'œil découvre à plein tous les champs d'alentour ;  
Et que de temps en temps l'une ou l'autre descende  
Pour m'assurer toujours des maux que j'appréhende ;  
Car quelque grand combat que Syphax ait rendu,  
J'en espère si peu que je le tiens perdu,  
Tant nos communs desseins ont un malheur étrange.

##### CORISBÉ

Madame, en un moment la fortune se change,  
Fait rire bien souvent ceux qu'elle a fait pleurer,  
Et soumet sa malice à qui peut l'endurer.

##### SOPHONISBE, *seule.*

Ô sagesse ! ô raison ! adorables lumières,  
Rendez à mon esprit vos clartés coutumières,  
Et ne permettez pas que mon cœur endormi  
Fasse des vœux secrets pour son propre ennemi,  
Ni que mes passions aujourd'hui me réduisent  
À vouloir le salut de ceux qui me détruisent.  
Mais je réclame en vain cette faible raison,  
Puisque c'est un secours qui n'est plus de saison,  
Et qu'il faut obéir à ce Dieu qui m'ordonne  
De suivre les conseils que sa fureur me donne.  
Je ne puis ignorer qu'à ce même moment  
Que je passe ma vie avec tant de tourment,  
Ce jeune conquérant ne songe et ne travaille  
À joindre ma couronne au gain d'une bataille,  
Et qu'il ne fût ravi de m'avoir en ses mains,  
Pour servir de trophée aux triomphes romains.  
Cependant tant s'en faut que je brûle d'envie  
De conserver ma gloire aux dépens de sa vie,

Qu'il est très assuré que je mourrais de deuil  
 Si le glaive des miens l'avait mis au cercueil.  
 Ô ! vous hommes vaillants de qui les funérailles  
 Se font dans la mêlée au pied de nos murailles,  
 Et qui faisant bouclier et rempart de vos corps,  
 Soutenez du Romain les superbes efforts,  
 Que vous employez mal cette valeur insigne,  
 Pour un sujet ingrat, qui n'en fut jamais digne !  
 À quoi tant de combats, si grands et si connus,  
 Avec tant de valeur donnés et soutenus,  
 Si bien loin d'obliger, votre courage offense  
 Celle dont votre zèle entreprend la défense,  
 Puisque son intérêt en amour converti  
 Lui fait aimer le chef d'un contraire parti ?  
 Que vous sert de défendre avecque tant de peine  
 Les portes et les tours qui couvrent votre reine,  
 Si déjà l'insensée aime tant son vainqueur  
 Que d'en porter l'image au milieu de son cœur ?  
 Que vous sert de défendre une place rendue,  
 En voulant conserver sa liberté perdue ?  
 Plutôt, braves sujets, armez-vous contre moi,  
 Qui suis le plus mortel des ennemis du Roi,  
 Et qui fais de mon cœur le temple et la retraite  
 De celui qui poursuit votre entière défaite.  
 Revenez du combat, ou vainqueurs ou vaincus,  
 M'accabler sous le faix de vos larges écus,  
 Moi qui trahis mon nom, ma gloire, et ma patrie,  
 Pour aimer Massinisse avec idolâtrie.  
 Ô funeste rencontre ! Ô malheureux moment  
 Où le sort me fit voir ce visage charmant !  
 Quel orgueil vers le Ciel ou quelle ingratitude  
 Avait pu m'attirer un châtement si rude ?  
 Quel crime envers l'Amour pouvais-je avoir commis,  
 Qu'il a juré ma perte avec mes ennemis ?  
 Enfin si ma défaite importait à sa gloire,  
 Il pouvait l'établir par une autre victoire.  
 Mais qui ne connaît pas qu'en cette occasion,  
 Il la cherchait bien moins que ma confusion ?  
 Était-ce, Sophonisbe, un crime nécessaire,  
 D'aimer un Massinisse, un mortel adversaire,  
 Un ami des Romains, et de qui la valeur  
 Donne les derniers coups à mon dernier malheur,  
 Puisqu'en ce même instant que je plains et soupire,  
 Peut-être que Syphax a perdu son Empire,  
 Et que dans peu de temps... Mais voici de retour  
 Mes filles sans couleur, qui viennent de la tour ;  
 Leur crainte me fait peur ; n'importe, allons entendre  
 Ce qu'il faut que je sache, et que je n'ose apprendre.  
 Eh bien qu'avez-vous vu ?

### **CORISBÉ**

Le plus rude combat

Qui se verra jamais.

**SOPHONISBE**

Ô Dieux ! le cœur me bat,  
Et m'annonce déjà que nous avons du pire.

**PHÉNICE**

C'est ce qu'assurément nous ne saurions vous dire,  
Car outre que de soi la distance des lieux  
Montrait confusément les objets à nos yeux,  
C'est qu'un nuage épais de poudre et de fumée  
Nous empêchait de voir et l'une et l'autre armée.  
Nous voyions seulement éclater dans les airs  
À travers la poussière une suite d'éclairs,  
Qui sortaient à longs traits de flammes ondoyantes,  
De l'acier bien poli de leurs armes luisantes ;  
Parmi cela, des cris poussés de temps en temps,  
Mêlés et confondus aux coups des combattants,  
De qui le bruit terrible, en frappant nos oreilles,  
Nous portait dans l'esprit des frayeurs nonpareilles.

**CORISBÉ**

Aussi, n'avons-nous pu, ma compagne ni moi,  
Soutenir plus longtemps ces matières d'effroi ;  
C'est la raison pourquoi nous sommes descendues,  
Et tremblantes d'horreur, et de craintes éperdues.

**SOPHONISBE**

Et le peuple ?

**CORISBÉ**

Le peuple ! Il est sur les remparts,  
Qui pousse vers le ciel ses cris et ses regards,  
Autant pour témoigner sa faiblesse ordinaire  
Que pour encourager les nôtres à bien faire ;  
Et l'on en voit beaucoup, par des chemins divers,  
Aller faire leurs vœux dans les temples ouverts,  
De manière que Cirte, en toute son enceinte,  
N'est rien qu'un grand tableau de désordre et de crainte.  
Mais après tant de maux, possible que les Dieux  
Changeront aujourd'hui nos fortunes en mieux.

**SOPHONISBE**

Ha ! Corisbé, le Sort a juré ma ruine,  
Et la puissance humaine a choqué la divine ;  
Les Dieux, que mon bonheur a sans doute lassés,  
Ne sont pas satisfaits de mes malheurs passés,  
Et je m'ose moi-même à moi-même prédire  
Qu'ils me gardent encor quelque chose de pire.  
Les songes que je fais depuis deux ou trois nuits  
Ne me présagent pas de vulgaires ennuis ;  
Et ce qui m'en assure avec plus de science,  
C'est que moi, qui bien loin de leur donner créance,  
Les ai toujours tenus ridicules, trompeurs,  
Et produits d'un amas de grossières vapeurs,  
Je ne puis m'empêcher, si bien que je résiste,  
De croire à ces derniers, qui n'ont rien que de triste.

**PHÉNICE**

Madame, volontiers nos seules passions  
Sans suite et sans dessein font ces impressions ;  
Et notre fantaisie en dormant imagine,  
Suivant les qualités de l'humeur qui domine.  
Si les pensers du jour sont remplis de souci,  
Les songes de la nuit seront fâcheux aussi.  
Vraiment vous n'avez garde, en l'état où vous êtes,  
De songer des festins, des danses et des fêtes.  
Votre esprit inquiet, triste, noir, soucieux,  
Ne vous produira pas des songes gracieux.  
Ne redoutez donc plus ces monstres en peinture,  
Et ne présumez pas de voir votre aventure  
Dans ces miroirs obscurs, qui donnent, quoique faux,  
Aux crédules esprits de véritables maux.  
Mais quelqu'un ce me semble a fait bruit à la porte,  
Irai-je ouvrir ?

**SOPHONISBE**

Allez, c'est quelqu'un qui m'apporte  
La nouvelle du bien ou du mal que j'attends.

**SCÈNE 2**

**CALIODORE, SOPHONISBE, CORISBE, PHENICE**

**CALIODORE**

Ha ! Phénice, le Roi !

**PHÉNICE**

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?  
Mais de grâce, de peur de surprendre la Reine,  
Déguise-lui d'abord le sujet qui t'amène.

**CALIODORE**

Si ferai, si je puis ; mais j'appréhende bien  
Qu'un esprit pénétrant et clair comme est le sien  
Ne le découvre trop.

**SOPHONISBE**

Eh bien, Caliodore,  
Le destin de jadis nous poursuit-il encore ?  
Et ce même malheur tant de fois éprouvé,  
A-t-il à nos dépens le combat achevé ?  
Parlez ; si peu d'espoir de mon bonheur me reste  
Que je n'attends de vous qu'un message funeste.

**CALIODORE**

Madame, il est bien vrai que le Ciel en courroux  
Frappe encore aujourd'hui visiblement sur nous,  
Et qu'il est malaisé de vaincre la Fortune,  
Quand elle veut montrer sa dernière rancune.  
Certes jamais l'espoir de voir notre vertu

Relever aujourd'hui votre Empire abattu  
Ne flatta notre armée avec plus d'apparence  
Et ne la fit combattre avec plus d'assurance.  
D'abord tout a fait jour aux merveilleux efforts  
Dont nous avons couvert la campagne de morts.  
Deux fortes légions superbement armées,  
Et presque de tout temps à vaincre accoutumées,  
N'ayant pu soutenir nos bataillons pressés,  
Ont tombé sur les leurs, qu'elles ont renversés ;  
Et se montrant alors à la peur accessibles,  
Ont perdu contre nous le titre d'invincibles.  
À ce premier succès plus forts qu'auparavant,  
Nous poussons hardiment nos armes plus avant ;  
Le Roi tout le premier, payant de sa personne,  
Nous conduit à leur camp que l'on nous abandonne  
Par un combat si faible et si peu résolu  
Que nous pouvions juger qu'on l'avait bien voulu  
Et que ce stratagème était un coup de maître,  
Comme l'événement le fit bientôt paraître.  
Car au lieu d'achever l'ouvrage glorieux  
Qui devait couronner nos fronts victorieux,  
Le soldat en désordre imprudemment s'engage  
Tant à brûler le camp qu'à piller le bagage ;  
Et soûlant de butin son avare appétit,  
Ne sent pas que par là son ardeur s'alentit.  
Sur cet amusement l'ennemi se rallie ;  
D'un côté Massinisse, et de l'autre Lémie,  
Sans nous donner loisir de reprendre nos rangs,  
Viennent fondre sur nous, comme deux fiers torrents.

**SOPHONISBE**

Que sert de me cacher le poignard qui me tue ?  
Non, non, il faut mourir, la bataille est perdue.

**CALIODORE**

Vous l'avez dit, Madame, et c'est la vérité ;  
Même s'il faut tout dire à Votre Majesté,  
C'est que si les Romains, comme il est trop à croire,  
Ménagent mieux que nous le fruit de leur victoire,  
Ils entreront dans Cirte aussi facilement  
Que s'ils n'y trouvaient pas un soldat seulement ;  
Le peuple épouvanté leur ouvrira les portes,  
Dès qu'il verra venir leurs premières cohortes.

**SOPHONISBE**

Le Roi par conséquent est mort, ou prisonnier ?

**CALIODORE**

De tous nos maux publics c'est ici le dernier ;  
Il est vrai qu'en montrant sa valeur infinie,  
Ce prince malheureux a sa trame finie.

**SOPHONISBE**

Plutôt qu'il est heureux de n'avoir pas vécu,  
Pour être à la merci de ceux qui l'ont vaincu.

" Et qu'il est importun de conserver sa vie,  
" En un temps où la mort est si digne d'envie !

**PHÉNICE**

Madame, en un malheur si grand, et si pressant,  
Il faut faire paraître un esprit agissant,  
Et penser qu'en l'état où vous êtes réduite,  
Vous devez sur-le-champ vous résoudre à la fuite ;  
En pareil accident les pleurs sont superflus,  
Et la perte du temps ne se répare plus.

**SOPHONISBE**

Bons Dieux ! quel bruit de peuple entremêlé de plaintes  
Replonge mon esprit en de nouvelles craintes ?

**SCÈNE 3**

**CALIODORE, SOPHONISBE, CORISBE, PHENICE**

**CALIODORE**

Madame, attendez-moi, j'irai voir s'il vous plaît  
D'où provient ce tumulte.

**SOPHONISBE**

Oui, sachez ce que c'est.

*Elle demeure seule, parlant à ses filles.*

Ô vous de mes travaux compagnes généreuses,  
Faut-il que mes malheurs vous rendent malheureuses ?  
Et que l'affection que vous avez pour moi  
Mette votre disgrâce au point où je la vois ?

**CORISBÉ**

Hé ! Madame, plaignez votre seule infortune,  
Et souffrez qu'avec vous elle nous soit commune ;  
En cela seulement le Sort nous fait plaisir,  
Et veut bien nous traiter selon notre désir.  
Cette même rigueur du mal qui nous afflige,  
En la souffrant pour vous, nous plaît et nous oblige ;  
Comme nous eûmes part à vos prospérités,  
Il faut bien nous sentir de vos adversités.

**SOPHONISBE**

Il faut donc à mon aide appelant mon courage,  
Éviter par la mort la honte du servage.  
Sus donc, qui de vous trois me prêtera la main,  
Qui de vous au besoin sera le plus humain ?  
Toi, fidèle sujet, si ma chute certaine  
Me laisse encor sur toi la qualité de reine,  
Employe ton épée à cet acte d'amour,  
Puisque c'est m'aimer bien que me priver du jour.  
Dépêche, et n'attends pas que Rome ait l'avantage  
De triompher en moi de l'honneur de Carthage.

**CALIODORE**

Pour de tels commandements mon cœur a protesté  
De n'obéir jamais à Votre Majesté.

**SOPHONISBE**

Hélas ! de quel endroit espérer du remède,  
Si les miens aujourd'hui me refusent leur aide ?

**PHÉNICE**

Comme on ne doute point qu'un mal désespéré  
N'ait toujours en la mort un remède assuré,  
Ce remède est aussi le dernier qu'on essaie,  
Et qu'on doit appliquer à la dernière plaie.  
Pour moi je suis d'avis qu'oubliant le trépas  
Vous tiriez du secours de vos propres appas.  
Vous n'aurez pas besoin de beaucoup d'artifice  
Pour vous rendre agréable aux yeux de Massinisse,  
Essayez de gagner son inclination.

**SOPHONISBE**

Plût aux Dieux !

**PHÉNICE**

Il est jeune, et d'une nation  
Qui par toute l'Afrique est la plus renommée  
Pour aimer aussitôt et vouloir être aimée.  
De grâce, au nom des Dieux, essayez le pouvoir  
Que sur un cœur numide un bel œil doit avoir,  
Et donnez cette épreuve à nos communes larmes.

**SOPHONISBE**

Je n'attends rien du tout du côté de mes charmes.  
Ce remède, Phénice, est ridicule et vain ;  
Il vaut mieux se servir de celui de la main  
Et d'un coup généreux, digne de mon courage,  
Me jeter dans le port en dépit de l'orage.  
Mais pour vous contenter, je me force, et veux bien  
Faire une lâcheté qui ne serve de rien.

## ACTE III

### SCÈNE 1

MASSINISSE, PHILIPPE, SOLDATS ROMAINS

**MASSINISSE**

Grâce aux Dieux, cette insigne et dernière victoire  
Me rend tous les rayons de ma première gloire.  
Il est mort ce barbare et lâche usurpateur  
Qui de tant de combats fut l'objet et l'auteur.  
Le Ciel par sa ruine a fait voir à la terre  
Qu'un succès malheureux suit une injuste guerre.  
Ô vous à qui je dois la fortune et l'honneur,  
Instruments et témoins de mon dernier bonheur,  
Croyez, chers compagnons, dont les armes prospères  
M'ont ouvert le chemin du trône de mes pères,  
Que par vos longs travaux mon repos rétabli  
N'est pas dans mon estime un bien digne d'oubli.  
Je sais trop quel salaire exigent vos services,  
Et que l'ingratitude est le plus noir des vices.  
Mais il nous reste encore à faire une action  
Qui conduise ma gloire à sa perfection.

**PHILIPPE**

Magnanime Empereur, disposez de nos vies ;  
Et si vous concevez de plus hautes envies,  
Si l'État de Syphax ne vous contente pas,  
Poussez vos vœux plus outre, et nous suivrons vos pas.  
Sous l'aveu du sénat vous pouvez entreprendre  
De nous mener plus loin que ne fut Alexandre.  
Vous possédez l'amour de quatre légions,  
Qui vous peuvent donner autant de régions,  
Et qui ne cèdent pas à ces vieilles phalanges,  
Qui virent tant de mers et de terres étranges.

**MASSINISSE**

Je ne refuse pas, invincibles Romains,  
Ni ces cœurs généreux, ni ces puissantes mains,  
Qui par tout l'Univers, quand les causes sont bonnes,  
Ôtent comme il leur plaît et donnent des couronnes.  
Je sais que vous m'aimez et que votre amitié  
Établit ma puissance, et l'accroît de moitié,  
Enfin que vous pourriez, si vous vouliez le faire,  
Rendre toute l'Afrique à mes vœux tributaire.  
Mais ces bons mouvements que vous avez pour moi  
Se doivent réserver pour un meilleur emploi  
Et pour l'achèvement d'une plus grande chose,  
Que celle que je veux, et que je vous propose.

**PHILIPPE**

Commandez seulement, et dites ce qu'il faut.

**MASSINISSE**

Allez droit au palais, et l'emportez d'assaut,  
S'il est vrai, comme on dit, qu'il fasse résistance ;  
Non que de soi le lieu soit de telle importance  
Qu'il faille absolument sans attendre à demain,  
Au prix de notre sang l'avoir à coups de main.  
Mais c'est que Sophonisbe, à l'extrême réduite,  
S'y trouve enveloppée avec toute sa suite.  
Or je crains qu'attendant jusqu'à demain matin,  
Cette longueur ne nuise à l'Empire latin ;  
Car si cette Africaine, aussi fine que belle,  
Emploie à se sauver quelque ruse nouvelle,  
Il a toujours en elle un puissant ennemi,  
Et nous n'avons gagné ni vaincu qu'à demi ;  
Outre que cette reine en beautés non pareille,  
Doit de notre triomphe accomplir la merveille,  
Qui sans cet ornement sera défectueux,  
Et rendra moins brillants vos actes vertueux.  
Allons donc de ce pas attaquer cette place,  
Que défend une faible et lâche populace ;  
Que s'il faut l'emporter par un sanglant moyen,  
Séparez le soldat d'avec le citoyen ;  
Épargnez, s'il se peut, ces vaillantes âmes,  
Et surtout respectez la Princesse et ses femmes,  
Et qu'en faveur du sexe, ou de la qualité,  
On ne fasse à pas une aucune indignité.

**SCÈNE 2**

**SOPHONISBE, PHENICE, CORISBE**

**SOPHONISBE**

Phénice, encore un coup, tandis qu'il m'est loisible,  
Que j'applique à mes maux un remède infailible,  
Celui que je propose, outre qu'il est honteux,  
Ne promet qu'un effet extrêmement douteux ;  
Le pouvoir de mes yeux, s'il faut que je le tente,  
Vaut moins que le secours que ma main me présente ;  
C'est le plus prompt de tous, comme le plus certain,  
Et le plus digne aussi d'un courage hautain.  
Un seul coup de poignard épuisera mes veines,  
Et presque sans douleur achèvera mes peines.  
Ha ! que déjà sans vous j'aurais bien évité  
La honte et le malheur de la captivité !

**PHÉNICE**

Donnez-vous, s'il vous plaît, un peu de patience,  
Et de votre beauté faites expérience ;  
Sachez ce qu'elle vaut, et ce que vous pouvez.  
Mais comment le savoir, si vous ne l'éprouvez ?

**CORISBÉ**

De fait la défiance où la reine se treuve,  
Ne peut venir d'ailleurs que d'un manque d'épreuve.

**SOPHONISBE**

Corisbé, prenez garde à l'état où je suis,  
Et par là, comme moi, voyez ce que je puis.  
Quand hier j'aurais été la vivante peinture  
Des plus rares beautés qu'on voit en la Nature,  
Le moyen que mes yeux conservent aujourd'hui  
Une extrême beauté sous un extrême ennui ?  
Et n'ayant plus en moi que des traits vulgaires,  
Ils ne toucheraient point, ou ne toucheraient guère,  
De sorte qu'après tout je conclus qu'il vaut mieux  
Essayer le secours de la main que des yeux.

**CORISBÉ**

Madame, si vos yeux n'ont pas assez d'amorce,  
Vos mains au pis aller auront assez de force  
Pour vous faire sentir la pointe d'un poignard.

**SOPHONISBE**

Mais peut-être qu'alors je le voudrai trop tard,  
Et que je n'aurai pas un glaive qui me tue.

**PHÉNICE**

Ce que le fer ne peut la douleur l'effectue.  
Tant de chemins divers conduisent au trépas  
Que qui n'en treuve point veut bien n'en trouver pas ;  
Il faut donc, s'il vous plaît, vous résoudre à la vie,  
Et ravir la franchise à qui vous l'a ravie.  
Pour moi je ne vois point qu'à votre seul aspect  
Il ne brûle d'amour et tremble de respect,  
Et qu'à son jugement vous n'emportiez la pomme  
Sur toutes les beautés de Capoue et de Rome.  
Au reste la douleur ne vous a point éteint  
Ni la clarté des yeux, ni la beauté du teint ;  
Vos pleurs vous ont lavée, et vous êtes de celles  
Qu'un air triste et dolent rend encore plus belles.  
Vos regards languissants font naître la pitié  
Que l'amour suit parfois, et toujours l'amitié,  
N'étant rien de pareil aux effets admirables  
Que font dans les beaux cœurs des beautés misérables.  
Croyez que Massinisse est un vivant rocher  
Si vos perfections ne peuvent ne le peuvent toucher,  
Et qu'il est plus cruel qu'un tigre d'Hyrcanie  
S'il exerce envers vous la moindre tyrannie.

### SCÈNE 3

CALIODORE , SOPHONISBE, PHENICE, CORISBE

**CALIODORE**, *survenant.*

Madame, Massinisse est dans la grande cour,  
Qu'on prendrait pour un temple où tout le monde accourt,  
Tant ses soins d'empêcher le désordre et l'outrage  
Des plus épouvantés assurent le courage,  
Au reste si bénin que Votre Majesté  
Doit beaucoup espérer de son humanité.  
Mais le degré royal retentit, ce me semble,  
D'un grand bruit de boucliers.

**SOPHONISBE**

Ah ! Phénice, je tremble.

**PHÉNICE**

C'est pourtant maintenant qu'il se faut assurer,  
Et lui tirer des traits qu'il ne puisse parer.  
Sitôt qu'il entrera, faites-lui la harangue  
Que la nécessité vous mettra sur la langue,  
Et dont les doux regards et les soupirs fréquents  
Fassent les beaux traits, et les plus éloquentes.  
Au reste un jeune esprit facilement s'engage  
Par la douceur des yeux, du geste et du langage.  
Que Votre Majesté ne refuse donc pas  
D'attaquer son vainqueur avec tous ses appas.

**VŒU DE SOPHONISBE À L'AMOUR**

Voici, puissant Amour, un sujet assez ample  
Pour laisser de ta force un mémorable exemple.  
Entreprends ce miracle, afin que les mortels  
De soupirs et d'encens échauffent tes autels ;  
Fais donc, et je te voue un temple magnifique,  
Comme au restaurateur des affaires d'Afrique.

### SCÈNE 4

MASSINICE, SOPHONISBE, PHENICE, CORISBE

**MASSINISSE**, *entrant avec ses soldats.*

Soldats, attendez-moi, n'entrez pas plus avant ;  
La majesté du lieu ne veut point de suivant.  
Autant que sa douleur sa beauté nous la montre,  
Qui d'un pas triste et lent nous vient à la rencontre.

**HARANGUE DE MASSINISSE**

Madame, je sais bien que c'est renouveler  
Ou croître vos ennuis que de vous en parler,  
Et qu'il me siérait mieux d'avoir la bouche close  
Que de vous consoler du mal que je vous cause.

Mais vos Dieux et les miens, à qui rien n'est secret,  
 Savent qu'en vous perdant je vous perds à regret,  
 Et qu'en quelque façon mon bonheur m'importune,  
 Pour ce qu'il ne me vient que de votre infortune.  
 Mais puisque le Destin, pour montrer qu'il vous hait,  
 N'a pas laissé la chose au gré de mon souhait,  
 Treuvez bon que mon cœur vous jure par ma bouche  
 Que très sensiblement votre douleur le touche,  
 Et qu'il diminuerait et vos maux et vos soins  
 Si pour y prendre part il vous en restait moins.  
 Ne m'étant pas permis d'empêcher vos misères,  
 Je ferai pour le moins qu'elles vous soient légères ;  
 Et si je ne le puis, j'aurai soin en tout cas  
 Que de nombreux malheurs ne les aggravent pas,  
 Et qu'on vous traite en reine, et non pas en captive ;  
 Rendez donc l'assurance à votre âme craintive,  
 Et que votre douleur se dispose à songer  
 En quoi les miens ou moi la pouvons soulager.

#### RÉPONSE DE SOPHONISBE

C'est bien très justement, ô vainqueur magnanime,  
 Que le monde est rempli du bruit de votre estime ;  
 Vos rares qualités m'apprennent la raison  
 Du malheur obstiné qui suit notre maison.  
 Leur éclat est si grand que la Fortune même,  
 Tout aveugle qu'elle est, les connaît et les aime,  
 Et vous favorisant, agit si sagement  
 Qu'elle montre en cela qu'elle a du jugement.  
 Mais pour le juste prix d'une vertu si haute,  
 Si par de plus grands biens que ceux qu'elle nous ôte  
 L'inconstante n'ajoute à vos prospérités,  
 Vous avez beaucoup moins que vous ne méritez.  
 Assez de conquérants à force de puissance  
 Rangent les nations à leur obéissance ;  
 Mais fort peu savent l'art de vaincre les esprits  
 Et de bien mériter le sceptre qu'ils ont pris.  
 Il n'appartient qu'à vous de faire l'un et l'autre ;  
 C'est la propre vertu d'un cœur comme le vôtre ;  
 Même c'est un destin, que les rois ennemis  
 Sont d'abord odieux à ceux qu'ils ont soumis,  
 Où votre courtoisie, ô vainqueur débonnaire,  
 Fait un miracle en moi qui n'est pas ordinaire.  
 Tant s'en faut que votre heur m'oblige à murmurer,  
 Que je demande aux Dieux de le faire durer ;  
 Et vous n'aurez jamais une grandeur parfaite  
 Que lorsque vous aurez ce que je vous souhaite ;  
 Les présents que le Sort vous fait à mes dépens  
 Ne sont pas le sujet des pleurs que je répands ;  
 Je vois votre bonheur sans haine et sans envie,  
 Et je plains seulement le malheur de ma vie,  
 Qui m'est d'autant plus dur que, m'ayant tout ôté,  
 Espérance, repos, fortune, liberté,  
 Pour faire de tout point mon destin pitoyable,  
 Il m'ôte le moyen de me rendre croyable.  
 Dans la condition du temps où je me vois,

Je vous serai suspecte, ou peu digne de foi.  
Mais n'ayant quasi plus qu'espérer et que craindre,  
Il me siérait fort mal de flatter ou de feindre ;  
Et je me haïrais, si j'avais racheté  
L'Empire de Syphax par une lâcheté.

**PHÉNICE**

Ma compagne, il se prend.

**MASSINISSE**

Ô Dieux ! que de merveilles  
Enchantent à la fois mes yeux et mes oreilles !  
Certes jamais esprit n'eut un plaisir si doux  
Que celui que je sens d'être estimé de vous.  
Mars n'a point de lauriers dont la gloire me touche,  
Au prix d'être loué d'une si belle bouche ;  
Mais je n'aurai jamais qu'un bonheur imparfait  
Si votre compliment n'est suivi de l'effet,  
Si vous ne témoignez estimer Massinisse,  
En lui donnant sujet de vous rendre service.  
Commandez donc, Madame, éprouvez aujourd'hui  
Le pouvoir absolu que vous avez sur lui ;  
Et tout malheur le suive, au cas qu'il ne vous serve  
Aux choses qu'il pourra, sans feinte et sans réserve.

**SOPHONISBE**

Grand Roi, puisqu'il vous faut un sujet malheureux  
Où pouvoir exercer vos actes généreux,  
Pour ne me rendre pas votre grâce inutile,  
Je ne vous ferai point de requête incivile.

**PHÉNICE**

La victoire est à nous, ou je n'y connais rien.

**SOPHONISBE**

Non, je ne veux de vous ni puissance ni bien ;  
Je ne demande pas à vos mains libérales  
Ni mon sceptre perdu, ni ses pompes royales ;  
Car j'atteste les Dieux que quand je les aurais,  
Avec l'âme et le cœur je vous les donnerais ;  
Mais si le sentiment de la misère humaine  
Vous fait avoir pitié d'une dolente reine,  
Naguère l'ornement de sa condition  
Et maintenant l'objet de la compassion,  
Donnez-moi l'un des deux : ou que jamais le Tibre  
Ne me reçoive esclave, ou que je meure libre.  
Nous vous en conjurons, mes disgrâces et moi,  
Par le nom africain, par le titre de roi,  
De qui la majesté de tout temps sacre-sainte  
Souffrirait en ma honte une publique atteinte,  
Par les sceptres que j'eus, par ceux que vous avez,  
Par ces sacrés genoux de mes larmes lavés,  
Par ces vaillantes mains toujours victorieuses,  
Bref par vos actions en tout si glorieuses.

**MASSINISSE**

Dieux ! faut-il qu'un vainqueur expire sous les coups  
De ceux qu'il a vaincus ? Madame, levez-vous.

**SOPHONISBE**

Non, Seigneur, que mes pleurs n'obtiennent ma demande.

**MASSINISSE**

Vous obtenez encore une chose plus grande  
C'est un cœur que beauté n'a jamais asservi,  
Et que présentement la vôtre m'a ravi.

**SOPHONISBE**

En l'état où je suis, il faut bien que j'endure  
L'outrageuse rigueur de votre procédure :  
Mais sachez que jamais un généreux vainqueur  
N'affligea son vaincu d'un langage moqueur.

**MASSINISSE**

Ah ! Madame, perdez cette injuste créance  
Qui dans sa fausseté me nuit et vous offense ;  
Jugez mieux des respects qu'un prince doit avoir,  
Et dans votre beauté voyez votre pouvoir.  
Trop de gloire pour moi se trouve en ma défaite  
Pour la désavouer et la tenir secrète.  
Vantez-vous d'avoir fait avec vos seuls regards  
Ce que n'ont jamais pu ni les feux, ni les dards ;  
Il est vrai, j'affranchis une reine captive,  
Mais de la liberté moi-même je me prive ;  
Mes transports violents, et mes soupirs non feints,  
Vous découvrent assez le mal dont je me plains.

**SOPHONISBE**

Certes ma vanité serait trop ridicule,  
Ou j'aurais un esprit extrêmement crédule,  
Si je m'imaginai qu'en l'état où je suis,  
Captive, abandonnée, au milieu des ennuis,  
Le cœur gros de soupirs, et les yeux pleins de larmes,  
Je conservasse encor des beautés et des charmes  
Capables d'exciter une ardente amitié.

**MASSINISSE**

Il est vrai que d'abord j'ai senti la pitié ;  
Mais comme le Soleil suit les pas de l'Aurore,  
L'Amour qui l'a suivie, et qui la suit encore,  
A fait en un instant dans mon cœur embrasé  
Le plus grand changement qu'il ait jamais causé.

**SOPHONISBE**

Il est trop violent pour être de durée.

**MASSINISSE**

Oui, car en peu de temps la mort m'est assurée  
Si vous ne consolez d'un traitement plus doux  
Celui qui désormais ne peut vivre sans vous.

**CORISBÉ**

Comme de plus en plus cet esprit s'embarrasse !

**MASSINISSE**

Donnez-moi l'un des deux, la mort, ou votre grâce.  
Nous vous en conjurons mes passions et moi,  
Non par la dignité de vainqueur et de roi,  
Puisque Amour me fait perdre et l'un et l'autre titre,  
Mais par mon triste sort, dont vous êtes l'arbitre,  
Par mon sang enflammé, par mes soupirs brûlants,  
Mes transports, mes désirs, si prompts, si violents,  
Par vos regards, ces traits de lumière et de flamme,  
Dont j'ai senti les coups au plus profond de l'âme,  
Et par ces noirs tyrans dont j'adore les lois,  
Ces vainqueurs des vainqueurs, vos yeux, maîtres des rois,  
Enfin par la raison que vous m'avez ôtée.  
Rendez-moi la pitié que je vous ai prêtée,  
Ou s'il faut dans mon sang noyer votre courroux,  
Que ce fer par vos mains l'immole à vos genoux,  
Victime infortunée et d'amour et de haine.

**SOPHONISBE**

Votre mort au contraire augmenterait ma peine ;  
Mais plaignez, ô grand roi, votre sort et le mien,  
Qui par nécessité rend le mal pour le bien ;  
Je vous plains de souffrir, et moi je suis à plaindre  
D'allumer un brasier que je ne puis éteindre.

**MASSINISSE**

Quand on n'a point de cœur, ou qu'il est endurci...

**SOPHONISBE**

C'est pour en avoir trop que je vous parle ainsi.

**MASSINISSE**

Ce discours cache un sens que je ne puis entendre.

**SOPHONISBE**

Ce discours toutefois est facile à comprendre  
Le déplorable état de ma condition  
M'empêche de répondre à votre affection ;  
La veuve de Syphax est trop infortunée  
Pour avoir Massinisse en second hyménée,  
Et son cœur généreux formé d'un trop bon sang  
Pour faire une action indigne de son rang ;  
Car enfin la Fortune avec toute sa rage  
M'a bien ôté le sceptre, et non pas le courage.  
Je sais qu'usant des droits de maître et de vainqueur,  
Vous pouvez me traiter avec toute rigueur,  
Mais j'ai cru jusqu'ici que votre âme est trop haute  
Pour le simple penser d'une si lâche faute.

**MASSINISSE**

Croyez-le encor, Madame, et sachez qu'en ce point  
Votre créance et moi ne vous tromperons point.

Donc pour vous faire voir que c'est la belle voie  
Par où je veux monter au comble de ma joie,  
Puisque Syphax n'est plus, il ne tiendra qu'à vous  
D'avoir en Massinisse un légitime époux.

**SOPHONISBE**

Quelles reines au monde en beautés si parfaites  
Ont jamais mérité l'honneur que vous me faites ?  
Ô merveilleux excès de grâce et de bonheur  
Qui met une captive au lit de son seigneur !

**MASSINISSE**

Puisque vous me rendez le plus heureux des hommes  
Ma violente ardeur, et le temps où nous sommes,  
Ne me permettent pas de beaucoup différer  
Un bien le plus parfait qu'on saurait espérer.  
C'est pourquoi treuvez bon qu'en la forme ordinaire  
Le flambeau d'hyménée aujourd'hui nous éclaire  
Tant pour hâter le temps d'un bien qui m'est si cher  
Que pour d'autres raisons qui pourraient l'empêcher  
Et que pour le présent il faut que je vous taise.  
Cependant permettez que je prenne à mon aise  
Un honnête baiser, pour gage de la foi  
Que le Dieu conjugal veut de vous et de moi.

*Il la baise.*

Ô transports ! ô baiser de nectar et de flamme,  
À quel ravissement élèves-tu mon âme  
Madame, s'il vous plaît, j'irai voir mes soldats  
Et les ordres donnés, je reviens sur mes pas.  
Adieu, vous voyez trop en mon visage blême  
Que m'arracher de vous, c'est m'ôter à moi-même.

*Il s'en va.*

**SOPHONISBE**

Ô miracle d'amour à nul autre pareil !

**PHÉNICE**

Peut-être une autre fois vous suivrez mon conseil ?

**SOPHONISBE**

Ha ! Phénice, il est vrai qu'une telle merveille  
Fait que très justement je doute que je veille,  
Et qu'un songe trompeur n'abuse mes esprits.

**PHÉNICE**

Madame, le Numide est tellement épris,  
Son brasier est si grand, qu'il ne vous faut pas craindre  
Que rien que le trépas ait pouvoir de l'éteindre.  
Cependant en ceci la prudence des Dieux  
Contre nos sentiments a fait tout pour le mieux.  
S'il avait aujourd'hui votre lettre reçue,  
Vos desseins n'auraient pas une si bonne issue.  
S'il savait seulement que vous l'avez chéri,  
Vous l'auriez pour amant plutôt que pour mari.

Croyez assurément que votre modestie  
Fait de sa passion la meilleure partie.  
C'est pourquoi tenez bon, et ne relâchez point,  
Que l'ouvrage entrepris ne soit au dernier point.  
Après, quand vous serez sa véritable femme,  
Vous pourrez lui montrer votre première flamme,  
Afin qu'il vous chérisse avecque plus d'ardeur,  
Voyant que vous l'aimez, et non pas sa grandeur.  
Allons donc achever les apprêts nécessaires  
Au rétablissement du bien de vos affaires.  
Mais quel sujet, Madame, avez-vous de rêver ?

**SOPHONISBE**

Phénice, je ne sais ce qui doit m'arriver,  
Mais quelque doux présent que le bonheur m'envoie,  
Mon cœur ne goûte point une parfaite joie.  
Syphax n'a pas encor les honneurs du tombeau,  
Et d'un second hymen j'allume le flambeau ;  
Certes son amitié jointe à la bienséance  
Me donne du remords et de la répugnance.

**CORISBÉ**

Madame, il est bien vrai qu'en une autre saison  
Vous auriez ces pensers avec juste raison ;  
Mais songez qu'en l'état où vous êtes réduite,  
C'est la nécessité qui fait votre conduite.  
Mille raisons d'État que vous n'ignorez pas  
Sont de votre action l'excuse et le compas.  
Celles de votre rang sont toujours dispensées  
D'attacher leur conduite à toutes ces pensées.

**SOPHONISBE**

Allons donc travailler à notre liberté,  
Et cédon's aux rigueurs de la nécessité.

## ACTE IV

### SCÈNE 1

MASSINISSE, SOPHONISBE, PUIS ARISTON

#### MASSINISSE

Quelque insigne bonheur dont je sois redevable  
Aux caresses du Sort qui m'est si favorable,  
C'est ici le plus grand qui m'ait jamais suivi.  
Oui, Madame, il est vrai que je suis plus ravi  
De voir que votre amour à la mienne réponde,  
Que si j'avais soumis tous les peuples du monde.  
J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,  
Et ma flamme s'accroît pour un cœur enflammé ;  
Dans la possession d'une beauté de glace,  
La plus chaude fureur s'alentit et se lasse.  
Un plaisir légitime en veut un de retour,  
Et l'amour seulement est le prix de l'amour.  
Comme par une vague une vague s'irrite,  
Un soupir amoureux par un autre s'excite.  
Quand les chaînes d'Hymen étreignent deux esprits,  
Un baiser se doit rendre aussitôt qu'il est pris.  
De sorte que toujours la plus honnête femme  
Est celle qui témoigne une plus vive flamme ;  
C'est là que sa vertu se montre en son ardeur,  
Et que la retenue est de mauvaise odeur.  
Pour moi, quoique déjà ma passion fût telle  
Que sa force excédât toute force mortelle,  
Mes désirs toutefois ont accru de moitié  
Depuis que j'ai connu votre ardente amitié.

#### SOPHONISBE

Il me faudrait la voix de l'Éloquence même  
Pour vous représenter à quel point je vous aime.  
Il suffit que pour trop, et trop bien vous aimer,  
Il n'est point de discours qui le puisse exprimer.  
Pourtant, et c'est ici la peur qui m'assassine,  
Votre esprit abusé peut-être s' imagine  
Que mon affection, toute pure qu'elle est,  
Mêle dans sa ferveur quelque peu d'intérêt.  
Mais j'atteste le Ciel que ma foi non commune  
Regarde Massinisse, et non pas sa fortune,  
Et qu'en pareil degré de fortune et d'ennui,  
Ce qu'il a fait pour moi, je l'aurais fait pour lui.

#### MASSINISSE

Je ne veux pour témoin des choses que vous dites  
Que mon propre bonheur.

**SOPHONISBE**

Mais vos propres mérites.

**MASSINISSE**

À propos où naquit, en quel temps et pourquoi,  
La bonne volonté que vous avez pour moi ?  
De grâce accordez-moi le plaisir de l'entendre,  
Vous plaît-il ?

**SOPHONISBE**

Volontiers, je m'en vais vous l'apprendre.  
Vous savez qu'autrefois nous fûmes sur le point  
De conclure un hymen qui ne s'acheva point.  
Ce prince malheureux, à qui les Destinées  
Voulaient sacrifier mes premières années,  
Fut cause que mon père, à ses vœux complaisant,  
Rompit le nœud sacré qui nous lie à présent.  
Cependant, sous l'espoir d'être un jour votre femme,  
J'avais conçu pour vous une secrète flamme  
Et reçu dans l'esprit une douce langueur  
Dont le temps m'eût guérie avecque sa longueur,  
Si l'étrange accident que vous allez entendre  
N'eût rallumé ce feu qui mourait sous sa cendre.  
Vous souvient-il du jour que Syphax et les siens  
Sortirent pour forcer vos Massessyliens ?  
Il se passa pour vous avecque tant de gloire  
Que vous en devez bien conserver la mémoire,  
Car par votre vertu les nôtres repoussés  
Vous laissèrent venir jusqu'au bord des fossés,  
Où je vous vis combattre avec tant de vaillance  
Que j'eus déjà pour vous assez de bienveillance  
Pour ne souhaiter pas qu'un succès malheureux  
Achevât à mes yeux vos exploits valeureux.  
Mais lorsque de la tour où je m'étais placée,  
Je vis de votre armet la visière haussée  
Que pour vous rafraîchir vous levâtes exprès,  
Et qu'il me fut permis d'observer d'assez près  
Ce visage où l'Amour et le Dieu de la Thrace  
Mêlent tant de douceur avecque tant d'audace,  
De là je commençai de vendre mon pays,  
Et de là dans mon cœur les miens furent trahis ;  
D'une flèche de feu j'eus l'âme outrepercée,  
De sorte que de tous je fus la plus blessée.  
il est vrai qu'à présent mon mal est apaisé  
Par la main de celui qui me l'avait causé  
Et que la guérison qui s'en est ensuivie  
Me le fera bénir tout le temps de ma vie.

**MASSINISSE**

Certes je suis heureux d'une telle façon  
Que ma prospérité me donne du soupçon :  
Je treuve désormais ma fortune si grande  
Que j'en suis aveuglé, si je ne l'appréhende.  
Le bonheur a cela de la mer et du flux  
Qu'il doit diminuer sitôt qu'il ne croît plus.

Mais s'il faut que les Cieux, comme c'est leur coutume,  
Fassent à la douceur succéder l'amertume,  
Que tout seul, s'il se peut, je boive tout le fiel  
Que répandrait sur nous la colère du Ciel !  
Mais que veut ce soldat couvert à la romaine ?  
Ha ! mon cher Ariston, quel sujet vous amène ?  
Et que fait Scipion ?

**ARISTON**

Sire, il vient d'arriver,  
Qui vous mande par moi de le venir trouver.

**MASSINISSE**

Où l'avez-vous laissé ?

**ARISTON**

Dans la salle prochaine,  
Où seulement Lélie avec lui se promène.

**MASSINISSE**

Oui, j'irai le trouver dans un moment d'ici.

*Ariston sort.*

**SOPHONISBE**

Je n'attends rien de bon de ce message-ci ;  
Ce nom de Scipion m'est de mauvais présage.

**MASSINISSE**

Ô Dieux !

**SOPHONISBE**

Eh quoi, Seigneur, vous changez de visage ?  
Quel sujet avez-vous de vous inquiéter ?

**MASSINISSE**

Nul, que le déplaisir que j'ai de vous quitter.

**SOPHONISBE**

Un si prompt changement marque encore autre chose,  
Et votre inquiétude a tout une autre cause ;  
Dites la vérité, vous craignez le pouvoir  
De celui qui vous mande, et que vous allez voir ?

**MASSINISSE**

Il est vrai que je crains que ce courage austère  
N'empêche nos plaisirs, ou qu'il ne les altère ;  
Je vois ma destinée et sais que Scipion  
Est venu pour troubler notre sainte union ;  
C'est pourquoi j'ai voulu hâter ma procédure,  
Car la chose étant faite, il faudra qu'il l'endure.  
Il sera moins fâché que si j'eusse attendu  
D'accomplir notre hymen quand il l'eût défendu.  
Il ne faut pas douter qu'il ne me sollicite,  
Me presse, et me tourmente, afin que je vous quitte.

Mais que vif aux Enfers je sois précipité,  
Si jamais je consens à cette lâcheté !

**SOPHONISBE**

Que je perde plutôt la lumière céleste  
Que de voir mon amour vous devenir funeste !  
Non, non, si Scipion, comme on n'en doute point,  
Veut séparer en nous ce que l'hymen a joint,  
Il faut que vous fassiez toute chose possible,  
Pour vaincre la rigueur de ce cœur insensible ;  
Que si rien ne le peut, je vous demande au moins,  
Au nom de tous les Dieux de nos noces témoins,  
Et par la pureté de l'amour conjugale,  
De conserver en moi la dignité royale.  
Enfin je vous conjure autant que je le puis  
De vous bien souvenir de ce que je vous suis.  
Ne souffrez pas qu'un jour votre femme enchaînée  
Soit dans un Capitole en triomphe menée.  
Je ne vous parle plus comme hier je vous parlois,  
En veuve de Syphax et sujette à vos lois ;  
Je sais bien que le nœud qui nos âmes assemble  
Confond pareillement nos intérêts ensemble,  
Que vous devez souffrir des maux qu'on me fera,  
Et que c'est de tous deux que l'on triomphera.

**MASSINISSE**

J'ai pour vous trop d'amour, pour moi trop de courage,  
Pour souffrir, sans me perdre, un si sensible outrage ;  
Mais on n'en viendra pas à cette extrémité.

**SOPHONISBE**

Je connais Scipion et sa sévérité.

**MASSINISSE**

Je vous donne ma foi que, quoi qu'il en arrive,  
Rome ne verra point Sophonisbe captive.

**SOPHONISBE**

Me le promettez-vous ?

**MASSINISSE**

Oui, je vous le promets.

**SOPHONISBE**

Allons donc, mon esprit est content désormais.

**SCÈNE 2**

**SCIPION, LELIE**

**SCIPION**

Mais vous qui par un long et familier usage  
Vous devez mieux connaître en cet esprit volage,  
Quel remède à son mal vous semble le plus seur ?

Est-ce la violence, ou si c'est la douceur ?  
Et duquel maintenant faut-il que je me serve ?

**LÉLIE**

L'un perd souvente fois ce que l'autre conserve ;  
Je crois que le dernier y fera plus que tout.

**SCIPION**

Et moi, que le premier en viendra mieux à bout.

**LÉLIE**

La douceur néanmoins est le meilleur dictame  
Que l'on puisse appliquer aux maux d'une belle âme.

**SCIPION**

Mais, quand une belle âme a perdu la raison,  
Ce remède est sans force, ou n'est plus de saison ;  
Ce qu'a fait Massinisse est si déraisonnable  
Qu'à peine mon esprit le treuve imaginable,  
Et marque en sa raison un tel dérèglement  
Qu'il porte son excuse en son aveuglement.  
Loin de m'imaginer que sans beaucoup de peine  
On tire ce Pâris du lit de son Hélène,  
Je crains que cet hymen, augmentant sa fureur,  
Ne lui fasse plus outre étendre son erreur,  
Et que le même esprit qui le fit entreprendre  
Ne porte sa manie à le vouloir défendre.  
En ce cas nous voyons à quelle extrémité  
Cette funeste amour l'aurait précipité.  
Mais le voici venir, triste et sans contenance ;  
Essayons la douceur avant la violence.  
Je treuve cependant qu'il serait à propos,  
Et pour notre conduite, et pour notre repos,  
D'aller prendre nous-même et le temps et la peine  
Que nos gardes sans bruit s'assurent de la reine.

### SCÈNE 3

MASSINISSE, SCIPION

**SCIPION**

Eh bien, cher Massinisse, est-il sous le soleil  
Un roi dont le bonheur soit au vôtre pareil ?  
Quoi ? bons Dieux ! dans le cours d'une même journée  
Recouvrer un royaume et faire une hyménée ?  
Pour moi, je ne crois pas que sans enchantement  
On puisse aller plus loin, et plus légèrement.  
Certes, quand le récit de toutes ces merveilles  
De Lélie et de moi vint frapper les oreilles,  
Tous deux poussés pour vous d'une même amitié,  
Ô grands Dieux ! dîmes-nous, c'est trop de la moitié.  
En effet vous pouviez, sans ternir votre gloire,  
Vous contenter pour lors de la seule victoire.  
Il n'était pas besoin de faire en même temps

Deux exploits si fameux, et si forts importants.  
Mais peut-être est-ce un bruit qui court à l'aventure  
Et que toute une armée a cru par conjecture.  
De moi, mon jugement jusqu'ici suspendu  
Ne concevra jamais cet hymen prétendu,  
Que la confession qu'en fait la renommée  
Par votre propre aveu ne me soit confirmée.  
Ôtez-nous donc de doute, et faites, s'il vous plaît,  
Que nous sachions de vous la chose comme elle est.

**MASSINISSE**

Ici le sens commun ne veut pas que je cache  
Ce qu'il faut aussi bien que tout le monde sache ;  
Et la terre et le Ciel exigent mon aveu,  
Sur un mystère saint, que l'un et l'autre a veu.  
Enfin j'abuserais de votre patience  
Si je vous en parlais contre ma conscience.  
Il est vrai, Scipion, que Sophonisbe et moi  
Avons pris et donné la conjugale foi,  
Et nous sommes liés d'une chaîne si sainte  
Qu'on ne saurait sans crime en défaire l'étreinte.  
Je vois bien que déjà votre sévérité  
Condamne mon amour et ma légèreté  
D'autant mieux que votre âme est encore à connaître  
Ce qu'il peut sur un cœur dont il s'est rendu maître.  
Aussi dans mon malheur je serais trop heureux  
Si j'avais un censeur autrefois amoureux ;  
Mais ayant au contraire un Scipion pour juge,  
Quel sera mon espoir ? où sera mon refuge ?  
Et de quelles raisons me faudra-t-il user  
S'il n'a jamais connu ce qui peut m'excuser,  
S'il ignore d'Amour la puissance suprême  
Qui seule a fait ma faute, et l'excuse elle-même ?  
Et quelle grâce enfin puis-je attendre de lui,  
Si par ses sentiments il juge ceux d'autrui ?

**SCIPION**

Il est vrai que toujours j'ai gardé ma franchise  
De se prendre aux filets où la vôtre s'est prise,  
Et toujours évité ces folles passions  
Comme un chemin contraire aux belles actions.  
Ce n'est pas que mon sein soutienne un cœur de roche,  
Impénétrable aux traits que l'amour nous décoche ;  
La main qui fit le vôtre a fait le mien aussi,  
Et la seule vertu me le rend endurci.  
C'est avec ce bouclier qu'il fallait se défendre,  
Et mon exemple seul vous le devait apprendre.  
Ha ! mon cher Massinisse, il fallait en effet,  
Vous défendre un peu mieux que vous n'avez pas fait.  
Je sais que dès longtemps les histoires sont pleines  
Des transports amoureux des meilleurs capitaines ;  
Mais où trouvera-ton que les plus signalés  
Puissent être en fureur aux vôtres égalés ?  
Massinisse, en un jour, voit, aime, et se marie.  
A-t-on jamais parlé d'une telle furie ?

Bien plus, l'aveuglement de sa raison est tel  
Qu'il entre dans le lit d'un ennemi mortel,  
D'un Syphax, d'un tyran, de qui l'injuste épée  
A sur son père mort la couronne usurpée.  
Certes si, pour venger la mort de nos parents,  
Il fallait épouser les veuves des tyrans,  
Les vôtres qu'il perdit ont toute l'allégeance  
Qu'ils pourraient désirer d'une telle vengeance.  
Il est vrai que chacun en son propre intérêt  
Se rend compte à soi-même, et fait comme il lui plaît ;  
Et par cette raison vous avez cru possible  
Qu'en cette affaire-ci tout vous était loisible.  
Mais à mon jugement, il est bien malaisé  
Que le vôtre en ce point ne se soit abusé.  
Peut-être croyez-vous que par cet hyménée  
Sophonisbe soit vôtre ; et qui vous l'a donnée ?  
Par quelle autorité prenez-vous le butin  
Qui doit appartenir à l'Empire latin ?  
Ne savez-vous pas bien que c'est là son partage,  
Et qu'il vous rétablit dedans votre héritage ?  
Par le congé de qui l'avez-vous entrepris ?  
Non, non, notre allié, rappelez vos esprits ;  
La plus courte fureur est toujours la meilleure.  
Quittez donc Sophonisbe, et la rendez sur l'heure ;  
C'est par là seulement que vous serez rendus  
Le repos et l'honneur, que vous avez perdus.

**MASSINISSE**

Quel honneur, ô grands Dieux ! et quel repos en l'âme  
Peut avoir un mari d'abandonner sa femme ?

**SCIPION**

N'ayant pu l'épouser, puisqu'elle était à nous,  
Ce mariage est nul au jugement de tous.

**MASSINISSE**

Et la force et le droit veulent que je la rende ;  
Elle est vôtre, il est vrai, mais je vous la demande.

**SCIPION**

Je ferais une faute indigne de pardon,  
Si je vous octroyais un si funeste don.  
Accorder ce présent à l'ardeur qui vous brûle,  
Ce serait vous donner la chemise d'Hercule.

**MASSINISSE**

S'il m'est permis ici de vous rendre présents  
Les services rendus dès mes plus jeunes ans,  
Et si dans le passé je puis aussi comprendre  
Tous ceux qu'à l'avenir je désire vous rendre,  
Ma tristesse aujourd'hui vous conjure par eux  
De ne me ravir pas ce salaire amoureux.  
Non que toute ma vie en services passée  
Ne fût trop dignement déjà récompensée ;  
Mais à quoi bon tant d'honneur et de biens superflus,

Si l'on m'ôte celui que j'estime le plus ?  
Je sais que demandant la chose qu'on me nie,  
Je demande un trésor de valeur infinie ;  
Aussi n'appartient-il qu'aux Romains seulement  
De m'accorder un don qui vaille infiniment.  
Faites-moi donc encor cette dernière grâce,  
Par ces mains que je baise, et ces pieds que j'embrasse.

**SCIPION**

Levez-vous, Massinisse, et vous ressouvenez  
De conserver l'honneur du rang que vous tenez.  
Oui, comme votre ami qui plains votre infortune,  
Je vous accorde tout, sans différence aucune,  
Mais d'autre part aussi, comme votre Empereur,  
Qui plains et blâme en vous cette aveugle fureur,  
Pour la dernière fois il faut que je vous nie  
Ce qu'exige de moi votre mauvais génie ;  
Les raisons que j'en ai sont de tel intérêt  
Que rien ne peut changer cet immuable arrêt  
Nécessaire au salut de la chose publique.

**MASSINISSE**

Ô mortelle sentence ! ô décret tyrannique !  
Quoi donc ? de tant de coups mon estomac ouvert,  
Et tout mon triste corps de blessures couvert,  
Dont vous fûtes jadis le témoin oculaire,  
Ne pourront m'obtenir un plus digne salaire ?  
M'a-t-on vu tant de fois, une pique à la main,  
Soutenir la grandeur de l'Empire romain,  
Pour me voir maintenant demander avec larmes  
Ce que j'ai mérité par le sang et les armes ?  
Mais celui qui le vit en fait si peu de cas  
Qu'il est à présumer qu'il ne s'en souvient pas.  
Montrez, montrez-vous donc mes blessures fermées,  
Vaines marques d'honneur par le fer imprimées,  
Telles, s'il se pouvait, que vous étiez alors  
Que vous fîtes tomber ce misérable corps ;  
Voyez, si vous changeant en de sanglantes bouches,  
Vous n'adoucirez point ses sentiments farouches.  
Ô Dieux ! rien ne l'émeut, ô cœur sans amitié,  
Et sourd à la prière, et sourd à la pitié !  
*Ici il se pourmène sans rien dire.*

**SCIPION**

Laissons-le un peu nager dans la mélancolie  
Et nous servons après de l'esprit de Lélie.  
Bon, il vient à propos.

**SCÈNE 4**  
**LELIE, SCIPION, MASSINISSE**

**LÉLIE**

Eh bien, se rend-il pas ?

**SCIPION**

Vous voyez comme il rêve et chemine à grands pas ;  
Adieu, je vous laisse, essayez, je vous prie,  
De calmer doucement les flots de sa furie ;  
Comme il est violent, il pourrait s'emporter,  
Et moi, je ferai mieux de ne pas l'écouter.

*Il rentre.*

**MASSINISSE**

Non, je n'en ferai rien, la chose est résolue,  
Ou l'on m'y contraindra de puissance absolue.

**LÉLIE**

Ces mots interrompus de soupirs redoublés  
Montrent qu'il a les sens extrêmement troublés ;  
Les tragiques pensers où je vois qu'il se plonge  
Irritent sa fureur, et l'ennui qui le ronge ;  
C'est pourquoi de bonne heure il faut l'en divertir ;  
Eh quoi ?

**MASSINISSE**

Non, Scipion, je n'y puis consentir...

**LÉLIE**

L'excès de sa douleur l'aveugle et le transporte.  
Quoi, vous méconnaissiez vos amis de la sorte ?

**MASSINISSE**

Ha ! Lélie, il est vrai que je croyais parler  
À cet inexorable.

**LÉLIE**

Il vient de s'en aller,  
Qui plaint votre aventure.

**MASSINISSE**

Ô ridicule chose !  
Il plaint mon aventure, et c'est lui qui la cause.  
Ha ! qu'un parfait ami se treuve rarement !

**LÉLIE**

Croyez que Scipion vous aime assurément ;  
Il vous aime, et surtout, c'est en cette rencontre  
Que pour votre salut son amitié se montre.  
Considérez de grâce, et sans vous emporter,  
Quel est le grand trésor qu'il voudrait vous ôter :  
C'est la veuve d'un roi qui cent fois en sa vie  
A par cent cruautés la vôtre poursuivie,

Employant contre vous le fer et le poison,  
Après avoir détruit toute votre maison.  
Pour elle, à ce qu'on dit, c'est une belle chose ;  
Mais voyons son esprit et les maux qu'elle cause.  
Avant que le poison de ses regards charmants  
Eut mis le vieux Syphax au rang de ses amants,  
Ce prince était-il pas, ôté la perfidie,  
Le plus grand que jamais ait vu la Numidie ?  
Et dès qu'ils furent joints par le nœud conjugal,  
Fut-il jamais malheur à son malheur égal ?  
Elle ne cessa point que, pour plaire à sa haine,  
Il n'eût abandonné la puissance romaine,  
Et par cette imprudence, à sa perte animé  
Ceux qu'il aima jadis et dont il fut aimé.  
Ô vous dont la vertu, le cœur et la vaillance  
Sont le plus cher objet de notre bienveillance,  
Voyez si sans sujet nous craignons aujourd'hui  
Que le même rocher ne vous perde avec lui.

### **MASSINISSE**

Croyez, mon cher Lélie, avecque certitude,  
Que sur tous actes noirs je hais l'ingratitude,  
Et qu'il n'est ni beauté, ni conjugale loi  
Qui m'éloigne jamais de ce que je vous dois.  
Je tiens tout du Sénat, et sais quel avantage  
A l'Empire romain sur celui de Carthage.  
Non, non, cher confident, assurez Scipion  
De la sincérité de mon affection ;  
Dites-lui que jamais cette innocente reine  
Ne me divertira de l'amitié romaine,  
Qu'on ôtera plutôt les feux du firmament ;  
Enfin qu'il ait pitié d'un misérable amant.  
Tâchez de m'adoucir ce courage insensible,  
Je n'espère qu'en vous.

### **LÉLIE**

J'y ferai mon possible.  
Pauvre esprit aveuglé, qui ne reconnais pas  
Que l'amour te séduit avec ses faux appas !  
Certes je plains ton sort, quoique en cet hyménée  
Ton obstination fasse ta destinée.

ACTE V

SCÈNE 1

MASSINISSE, *seul*.

MASSINISSE

Que les Dieux, tout parfaits de nature qu'ils sont,  
Témoignent d'inconstance aux présents qu'ils nous font !  
Qu'il est aisé de voir, au malheur de ma vie,  
Que nos prospérités leur causent de l'envie,  
Et qu'ils ne donnent point un plaisir sans douleur,  
De peur qu'un bien entier ne soit semblable au leur !  
En vain dans le destin des affaires humaines,  
D'autres se promettent des voluptés certaines,  
Si je montre aujourd'hui que le même soleil  
Qui vit hier mon bonheur à nul autre pareil,  
Comme déjà son char s'allait cacher sous l'onde,  
Me treuve à son retour le plus triste du monde.  
Que me sert la puissance et le titre de roi,  
Si dans mon propre État on me donne la loi ?  
Que me sert le laurier qui me couvre la tête,  
S'il ne peut empêcher la prochaine tempête  
Dont s'en va foudroyer ma gloire et mes plaisirs  
Ce mortel ennemi des amoureux désirs,  
Ce naturel chagrin qui, n'aimant rien lui-même,  
Ne saurait approuver ni souffrir que l'on aime ;  
Enfin, de quoi me sert l'audace et la valeur,  
Si j'ai les bras liés en ce dernier malheur ?  
Hélas ! si ce trésor de beautés et de charmes,  
Comme je l'ai gagné par la force des armes,  
Par les armes aussi se pouvait conserver,  
Que ne ferais-je point afin de le sauver ?  
S'il me fallait dompter le monstre d'Andromède,  
Mon malheur en ma main trouverait son remède ;  
S'il me fallait encore aller contre les morts,  
Sur les pas d'un Hercule éprouver mes efforts,  
Et l'arracher des fers comme un autre Thésée,  
Mon amour me rendrait cette entreprise aisée.  
Mais ayant à combattre un monstre renaissant,  
Une fière Harpie, un aigle ravissant  
De qui le vol s'étend par tout notre hémisphère,  
Que pourrais-je entreprendre ou que pourrais-je faire  
Qui n'excédât l'effort et le pouvoir humain ?  
Forcerai-je moi seul tout un peuple romain ?  
Ou ferai-je moi seul ce qu'en seize ans de guerre  
N'a pu faire Hannibal, ni par mer ni par terre ?  
Non, non, ma Sophonisbe, il n'y faut plus penser,  
Notre sort n'est pas tel qu'on puisse le forcer ;  
C'est la seule douceur qui vous peut rendre mienne ;

Hors cela, mon espoir n'a rien qui le soutienne.  
Possible que Lélie aura mieux réussi  
Que je n'ose espérer. Ô grands dieux ! le voici,  
Qui me vient prononcer ma dernière sentence.  
Sus, mon cœur, à ce coup arme-toi de constance.

## SCÈNE 2

LÉLIE, MASSINISSE

**MASSINISSE**

Eh bien, mon cher Lélie, irons-nous à la mort ?  
Venez-vous m'annoncer le naufrage ou le port ?

**LÉLIE**

Sire, c'est à regret que je suis le ministre  
Et le triste porteur d'un mandement sinistre ;  
J'ai charge de vous dire et de vous ordonner  
De rendre Sophonisbe ou de l'abandonner  
Comme chose au public utile et nécessaire.  
Avisiez maintenant de ce que vous voulez faire.

**MASSINISSE**

Me perdre, et par ma mort apprendre à tous les rois  
À ne suivre jamais ni vos mœurs ni vos lois,  
Cruels qui, sous le nom de la chose publique,  
Usez impunément d'un pouvoir tyrannique,  
Et qui pour témoigner que tout vous est permis,  
Traitez vos alliés comme vos ennemis.

**LÉLIE**

Ne lui répliquons rien, que toutes ces fumées  
En semblables transports ne se soient consumées ;  
La fureur diminue à force de parler.

**MASSINISSE**

Ha ! que si le passé se pouvait rappeler,  
Je m'empêcherais bien de servir de matière  
À la sévérité de ton humeur altière,  
Peuple vain, qui croirais n'avoir pas triomphé,  
À moins d'un pauvre roi sous les fers étouffé.  
C'est par cette raison, ou publique, ou privée,  
Puisqu'un particulier l'a possible treuvée,  
Que de force absolue on me fait rendre un bien  
Sans lequel je ne veux, ni n'espère plus rien.  
Oui, Lélie, il importe à la gloire d'un homme  
Que ma femme elle-même aille esclave dans Rome,  
Et que sa vanité seule semblable à soi  
Triomphe à même temps de Syphax et de moi.  
Ô bienheureux vieillard dont la trame est finie  
Sur le point qu'il tombait sous votre tyrannie !  
Et moi très malheureux d'éprouver à présent  
Combien même aux vainqueurs votre joug est pesant.  
Qu'il s'en saisisse donc, qu'il l'enlève et l'entraîne,

Cette désespérée et pitoyable reine ;  
Il faut que son triomphe ait tout son ornement ;  
Je n'y contredis plus, je l'ai fait vainement ;  
Suffit, si je ne puis y faire plus d'obstacle,  
Que ma mort préviendra cet indigne spectacle.

**LÉLIE**

Il lui faut pardonner ces violents transports.  
Mais parlons maintenant qu'il a tout mis dehors.  
Sire, si vous pouviez à force d'invectives  
Rendre vos passions et vos douleurs moins vives,  
Je vous conseillerais de les continuer,  
Tant que votre souffrance en pût diminuer ;  
Décriez devant moi le joug de notre Empire,  
J'y consens, et dirai qu'il est encore pire ;  
Mais je ne puis souffrir que vous blâmiez à tort  
Un homme qui vous plaint, et vous aime si fort,  
Et dont l'ambition n'est pas si dérégulée  
Que vous la concevez en votre âme aveuglée.  
Vous savez, et le temps vous y fera songer,  
La raison qui l'oblige à vous désobliger.  
Je ne la dirai point vous l'ayant déjà dite ;  
C'est pourquoi jugez mieux d'un si rare mérite,  
Que de vous figurer que pour sa vanité,  
Il voulut vous traiter avec indignité.  
Il connaît votre cœur, il en fait trop de compte ;  
Bref, il vous aime trop pour chercher votre honte.  
Il ne veut rien de vous, sinon que vous rendiez  
Celle qui vous perdait, si vous ne la perdiez ;  
Et pour l'amour de vous et de votre hyménée,  
Elle ne sera point en triomphe menée.

**MASSINISSE**

À quoi donc Scipion la veut-il destiner ?

**LÉLIE**

C'est à vous maintenant à vous l'imaginer.  
Vous savez du sénat l'ordonnance dernière  
Par laquelle, arrivant qu'elle fût prisonnière,  
Il nous est à tous deux expressément enjoint  
De l'envoyer à Rome, et de n'y manquer point.  
Regardez maintenant si vous avez envie  
De lui sauver l'honneur aux dépens de la vie ;  
Et ne vous plaignez plus, puisque à bien discourir,  
Votre ami lui fait grâce en la laissant mourir.

**MASSINISSE**

Quelle grâce, ô bons Dieux !

**LÉLIE**

C'est pourtant la plus grande  
Qui se puisse accorder, et que le temps demande ;  
Sire, relevant donc votre esprit abattu,  
D'une nécessité faites une vertu.

**MASSINISSE**

Hélas ! quelle vertu voulez-vous que je fasse,  
Qui ne soit ridicule, et de mauvaise grâce ?  
Voulez-vous que je montre un visage serein ?  
Rendrai-je encore grâce au juge souverain  
De qui l'arrêt sanglant a conclu ma ruine,  
Ou si je baiserais le bras qui m'assassine ?

**LÉLIE**

La plus haute vertu qu'on exige de vous  
C'est de souffrir un mal qui nous afflige tous.

**MASSINISSE**

Il faut bien souffrir, puisque mon impuissance...

**LÉLIE**

Je veux dire souffrir avecque patience,  
En vous représentant que par cette action  
Vous gagnez un laurier sur votre passion,  
Que Rome, le Sénat et toute l'Italie,  
À qui dorénavant votre sceptre s'allie,  
Si vous prenez pour eux cette fortune en gré,  
Vous chériront en un plus haut degré.  
Regardez, s'il vous plaît, vos dernières conquêtes,  
Le trouble où vous étiez, et le calme où vous êtes ;  
Ne m'avouerez-vous pas que vous seriez ingrat  
Et point ou peu soigneux du bien de votre État,  
Si vous nous obligiez par quelque violence  
À retrancher pour vous de notre bienveillance ?  
Quel malheur et pour vous et pour tous les Romains,  
S'il leur fallait défaire avec leurs propres mains  
Leur plus considérable et plus parfait ouvrage !  
Mais posons qu'en ceci le Sénat vous outrage ;  
Quoi, pour un déplaisir qu'il vous fait aujourd'hui,  
Perdra-t-il cent bienfaits que vous tenez de lui ?  
Ne condamnez donc point avecque vos murmures  
Ni nos mœurs, ni nos lois.

**MASSINISSE**

Ô Dieux qu'elles sont dures !

En effet il est vrai, je serais plus qu'ingrat,  
Si je ne répondais aux bienfaits du Sénat ;  
Mais je serais moins qu'homme, ou bien plus que barbare,  
Si je ne frémissais du mal qu'on me prépare ;  
Eh bien, n'en parlons plus, m'y voilà résolu ;  
Il faut bien le vouloir, quand Rome l'a voulu.  
Ô mari déplorable ! Ô malheureuse femme !

**LÉLIE**

Sire, n'y songez plus.

**MASSINISSE**

Arrachez-moi donc l'âme,

Quoique en vain, car encore on m'y verra songer  
Au milieu des Enfers.

**LÉLIE**

Que veut ce messenger ?  
C'est infailliblement la Reine qui l'envoie ;  
Il faut bien empêcher qu'elle ne le revoie.

**SCÈNE 3**

**CALIODORE, LÉLIE, MASSINISSE**

**CALIODORE**

Sire, quand vous lirez le papier que voici,  
Vous saurez le sujet pourquoi je suis ici.

**LETTRE DE SOPHONISBE**

« Si rien ne peut fléchir la rigueur obstinée  
De ceux que mon courage a faits mes ennemis,  
Plutôt qu'être captive en triomphe menée,  
Donnez-moi le présent que vous m'avez promis. »

**LÉLIE**

Sire, ne le donnez que par la main d'autrui !  
Vos maux en la voyant s'augmenteront.

**MASSINISSE**

N'importe.

**LÉLIE**

Croyez-moi.

**MASSINISSE**

Non, Lélie, il faut que je le porte.

**LÉLIE**

Vous ne le ferez pas, ce n'est que temps perdu.

**MASSINISSE**

Et pourquoi ?

**LÉLIE**

C'est un point qu'on vous a défendu,  
De peur que cette vue accrût votre supplice.

**MASSINISSE**

Bien donc, que de tout point mon destin s'accomplisse !  
Tu le vois, mon ami, qu'avec tout mon pouvoir  
Il ne m'est pas permis seulement de la voir.  
Ô Dieux ! souffrirez-vous qu'une injuste puissance  
Règne sur vos enfants avec tant de licence ?

**LÉLIE**

Ce violent esprit s'échappe à tout moment ;  
Certes il est à plaindre en son aveuglement.  
Je crains quelque révolte en son âme agitée,  
Le voilà qui rumine.

**MASSINISSE**

La pierre en est jetée,  
Mon ami, viens querir ce funeste présent ;  
Allons, Lélie, allons, vous y serez présent.

**SCÈNE 4**  
**SOPHONISBE, CORISBE, PHENICE**

**PHÉNICE**

Madame, votre humeur craintive et soucieuse,  
À vous inquiéter est trop ingénieuse.  
Le moindre objet vous trouble, un songe, une vapeur,  
Un corbeau qui croasse, enfin tout vous fait peur.

**SOPHONISBE**

Phénice, croyez-moi, je suis venue aux termes  
Où doivent s'ébranler les esprits les plus fermes ;  
Le malheur qui m'attend est si prodigieux,  
Les signes que j'en ai sont si présageux,  
Et tous si clairement marquent ma destinée,  
Que vous qui m'assurez en serez étonnée.  
Vous savez qu'hier au soir lorsque hymen nous joignit,  
Par deux diverses fois son flambeau s'éteignit,  
Que même à ce matin une brebis frappée  
S'est de la main du prêtre et du temple échappée,  
Et qu'étant ramenée avec le coup mortel,  
La foudre a consumé la victime et l'autel.  
Deux funestes oiseaux, dans l'horreur des ténèbres,  
Ont troublé mon repos avec leurs cris funèbres ;  
Encore aujourd'hui même au lever du soleil,  
Un songe épouvantable a causé mon réveil.  
Du malheureux Syphax l'image ensanglantée,  
Avec ces tristes mots à moi s'est présentée :  
Ingrate, je reviens de l'éternelle nuit  
Pour t'assurer encore du malheur qui te suit ;  
D'un mari méprisé le courroux légitime  
Te demande aux Enfers où t'appelle ton crime.  
Adieu, tes voluptés feront naufrage au port,  
Je te l'ai dit vivant, et je te le dis mort.  
Là certes le sommeil à la crainte fait place,  
Et je me suis treuvée aussi froide que glace ;  
Puis embrassant le Roi, par un contraire effet,  
La peur a fait en moi ce que l'Amour eût fait.

**CORISBÉ**

Il est vrai qu'après tout voilà des pronostiques,  
Qui sont avant-coureurs d'aventures tragiques ;  
Mais le Père des Dieux, à qui tout est permis,  
En détourne l'effet dessus nos ennemis !

**SOPHONISBE**

Ce qui me met en peine avec plus d'apparence,  
C'est l'extrême longueur de cette conférence ;  
Le Roi dorénavant met trop à revenir,

Pour croire avec raison qu'il ait pu m'obtenir ;  
Mais voici de retour celui par qui la vie  
Me sera conservée, ou me sera ravie.

## SCÈNE 5

CALIODORE, SOPHONISBE, CORISBE, PHENICE

### CALIODORE

Que je suis malheureux de servir d'instrument  
À la fureur du Sort !

### SOPHONISBE

Avancez hardiment ;  
Montrez-moi ce papier, donnez-moi ce breuvage  
Par où j'éviterai la honte du servage.

#### LETTRE DE MASSINISSE À SOPHONISBE

« Puisqu'il faut obéir à la nécessité,  
Recevez de ma part cette coupe funeste ;  
De tant de biens que j'eus, c'est le seul qui me reste  
Et le dernier témoin de ma fidélité. »

Ô Dieux ! que ce présent m'apporterait de joie,  
Si je pouvais baiser la main qui me l'envoie !  
Dites, Caliodore, et ne me trompez point,  
Avez-vous observé ce qui vous fut enjoint ?

### CALIODORE

Madame, en le voyant vous avoueriez vous-même  
Qu'ainsi que son amour sa douleur est extrême ;  
La couleur du trépas, dont son visage est peint,  
Montre de quel ennui son esprit est atteint.  
Mon ami, m'a-t-il dit, va-t-en dire à Madame  
Que Rome ne veut pas qu'elle vive ma femme,  
Et que c'est sa vertu, qu'on ne saurait souffrir,  
Qui fournit le poison que tu lui vas offrir.  
Il porte dans le cœur une mort si soudaine  
Que presque en un instant il achève sa peine.  
Après en m'embrassant et me parlant tout bas,  
Afin que les Romains ne l'entendissent pas,  
Jure-lui, m'a-t-il dit, que la main de la Parque  
M'eût poussé premier le premier dans la fatale barque,  
N'était qu'après ma mort nos communs ennemis  
perdraient le souvenir de ce qu'ils m'ont promis.  
Quelle s'assure donc qu'un trépas digne d'elle  
Lui prouvera dans peu que je lui suis fidèle.  
Avec ces derniers mots il s'est évanoui.

### CORISBÉ

Ô de parfaite amour témoignage inouï !

### PHÉNICE

Ô barbares Romains ! ô Ciel impitoyable !

**SOPHONISBE**

Enfin voici l'effet de mon songe effroyable ;  
Vous voyez maintenant que ce n'est pas à tort  
Que je prenais pour moi tous ces signes de mort.  
Mais il m'est aussi doux de mourir que de vivre,  
Puisque mon Massinisse a juré de me suivre.  
Montre donc, cher époux, ta constance et ta foi,  
Et ne diffère pas un instant après moi.  
Oui, pour trop te chérir je te suis inhumaine  
Tant j'ai peur que peut-être une dame romaine,  
Par l'ordre des Romains, mes tyrans et les tiens,  
Ne prenne auprès de toi la place que j'y tiens.  
Corisbé, je vous prie, et vous aussi Phénice,  
De me faire plaisir avant que je finisse ;  
Me l'accorderez-vous ?

**CORISBÉ**

Hé ! Madame, parlez,  
Commandez seulement.

**SOPHONISBE**

Puisque vous le voulez,  
Je vous commande donc, comme votre maîtresse,  
De contenir si bien la douleur qui vous presse  
Que vos pleurs ni vos cris ne déshonorent pas  
La gloire qui doit suivre un si noble trépas.  
N'est-ce point à mes jours une gloire assez grande  
Que, tout obscurs qu'ils sont, Rome les appréhende ?  
Nos vainqueurs sont vaincus, si nous leur témoignons  
Qu'ils nous craignent bien plus que nous ne les craignons.  
Sus donc, ne perdons plus en discours infertiles  
Le temps qu'il faut donner aux effets plus utiles.  
Délivrons les Romains de la peur et du mal  
Que leur pourrait causer la fille d'Asdrubal.  
*Elle avale le poison.*

**PHÉNICE**

Ô Dieux ! c'est maintenant que nous sommes perdues !

**SOPHONISBE**

Certes si les Romains vous avaient entendues,  
Ils auraient bien raison de penser à ce coup  
Que les maux qu'ils nous font nous affligent beaucoup.  
Non, non témoignons-leur que s'ils n'ont rien de pire,  
Nous n'avons pas sujet à craindre leur Empire,  
Et leur ôtons par là le plaisir et l'orgueil  
Qui les transporterait, s'ils savaient notre deuil.  
Mais la Parque dans peu me fermera la bouche ;  
Mes filles aidez-moi, portez-moi sur ma couche,  
Et que je meure au moins dessus le même lit  
Où mon funeste hymen hier soir s'accomplit.

**SCÈNE 6**

**SCIPION, MASSINISSE, LÉLIE**

**SCIPION**

Il est vrai qu'en ceci votre constance est telle  
Qu'on la doit couronner d'une gloire immortelle ;  
Aussi ne doutez pas que Rome et le Sénat  
N'en fassent quelque jour un merveilleux état ;  
Sophonisbe n'est pas la dernière des femmes ;  
Assez d'autres encor sont dignes de vos flammes.  
Quand votre jugement se sera reconnu,  
Vous bénirez le mal qui vous est advenu,  
Si l'on peut dire mal un fortuné veuvage  
Que je n'ai souhaité que pour votre avantage.

**MASSINISSE**

Ô Dieux, quel avantage !

**SCIPION**

En une autre saison

Vous en connaîtrez mieux la suite et la raison ;  
Lélie à mon avis vous les a fait comprendre,  
Dans la charge et le soin qu'il en a voulu prendre,  
Au moins si vos transports ne me font point douter  
Qu'il ait pu vous les dire, et vous les écouter.

**LÉLIE**

Seigneur, par sa froideur et par sa retenue,  
On voit que sa raison est un peu revenue ;  
Et je ne doute point qu'il ne confesse un jour  
À quel point de malheur l'eût porté cette amour,  
Et qu'on n'a travaillé que pour sa seule gloire ;  
Aussi devez-vous, Sire, en perdre la mémoire,  
Bannir ces noirs soucis, vous divertir ailleurs,  
Et donner vos pensers à des objets meilleurs.

**SCIPION**

La chute de Syphax vous laisse une matière  
Capable d'exercer une âme tout entière.  
Un royaume nouveau fournit assez de quoi  
Occuper le loisir et l'esprit de son roi.  
C'est à si digne emploi que votre âme occupée  
Se guérira dans peu du trait qui l'a frappée,  
Et que Lélie et moi vous verrons censurer  
L'aveugle passion qui vous fait murmurer.

**MASSINISSE**

Je vous tromperai bien avant que le jour passe.

**SCÈNE 7**  
**CALIODORE, MASSINISSE, SCIPION, LELIE**

**CALIODORE**

Ô constance incroyable ! ô mortelle disgrâce !

**MASSINISSE**

Ha Dieux ! la Reine est morte !

**CALIODORE**

Oui, Sire, c'en est fait :

Hélas ! jamais poison n'eut un si prompt effet.

**MASSINISSE**

Eh bien, mes souverains, aurez-vous agréable  
Que n'ayant pu la voir en sa fin lamentable,  
Nous la fassions au moins apporter devant nous ?  
Oui, vous en trouverez le spectacle si doux ;  
Il est si nécessaire au bien de votre Empire  
Que j'obtiens ma demande.

**SCIPION**

Il faut le laisser dire.

**MASSINISSE**

Voyons donc ce trésor de grâce et de beauté ;  
Mon ami, que sur l'heure il nous soit apporté.

**CALIODORE**

Si votre majesté désire qu'on lui montre  
Ce pitoyable objet, il est ici tout contre ;  
La porte de sa chambre est à deux pas d'ici,  
Et vous le pourrez voir de l'endroit que voici,  
En levant seulement cette tapisserie.

**SCIPION**

Je crains que cette vue éveille sa furie.

*La chambre paraît.*

*Ici Caliodore rentre.*

**MASSINISSE**

Ô vue ! ô désespoir ! regardez maintenant,  
Ô vous consul romain, et vous son lieutenant,  
Si je vous ai rendu l'aveugle obéissance  
Que votre autorité veut de mon impuissance.  
Ai-je été, qu'il vous semble, ou rebelle, ou trop lent  
À l'exécution de ce coup violent ?  
Ôtez-vous tout sujet de soupçon et de crainte,  
Et voyez si sa mort est point une mort feinte.  
Voyez si de son teint les roses et les lis  
Dans l'hiver de la mort sont bien ensevelis ;  
Observez ces yeux clos, considérez-la toute,  
Tant qu'il ne vous demeure aucun sujet de doute.  
Mais sans considérer ses yeux ni sa couleur,



Triste et superbe lit presque en même journée  
Témoin de mon veuvage et de mon hyménée,  
Fallait-il que le Ciel à ma perte obstiné  
M'ôtât si tôt le bien que tu m'avais donné ?  
Félicité ravie aussitôt que connue,  
Sophonisbe, en un mot, qu'êtes-vous devenue ?  
Mais Dieux ! que ma demande a bien peu de raison  
Puisque ma propre main a fourni le poison  
Qui fait qu'elle m'attend sur le rivage sombre  
Où mon fidèle esprit va rejoindre son ombre ;  
C'est là, cruel Sénat, que tes superbes lois  
Ne feront point trembler les misérables rois.  
Un poignard, malgré toi, trompant ta tyrannie,  
M'accorde le repos que ta rigueur me nie.  
Cependant, en mourant, ô peuple ambitieux  
J'appellerai sur toi la colère des Cieux.  
Puisses-tu rencontrer, soit en paix, soit en guerre,  
Toute chose contraire, et sur mer, et sur terre.  
Que le Tage et le Pô contre toi rebellés,  
Te reprennent les biens que tu leur as volés ;  
Que Mars faisant de Rome une seconde Troie  
Donne aux Carthaginois tes richesses en proie,  
Et que dans peu de temps le dernier des Romains  
En finisse la race avec ses propres mains.  
Mais consumer le temps en des plaintes frivoles  
Et flatter sa douleur avecque des paroles,  
C'est à ces lâches cœurs que l'espoir de guérir  
Persuade plutôt que l'ardeur de mourir.  
Meurs, misérable prince, et d'une main hardie,  
Ferme l'acte sanglant de cette tragédie.

*Il tire le poignard caché sous sa robe.*

Sophonisbe en ceci t'a voulu prévenir ;  
Et puisque tes efforts n'ont pu la retenir,  
Donne-toi pour le moins le plaisir de la suivre,  
Et cesse de mourir en achevant de vivre.  
Montre que les rigueurs du Romain sans pitié  
Peuvent tout sur l'amant, et rien sur l'amitié.

*Il se tue.*